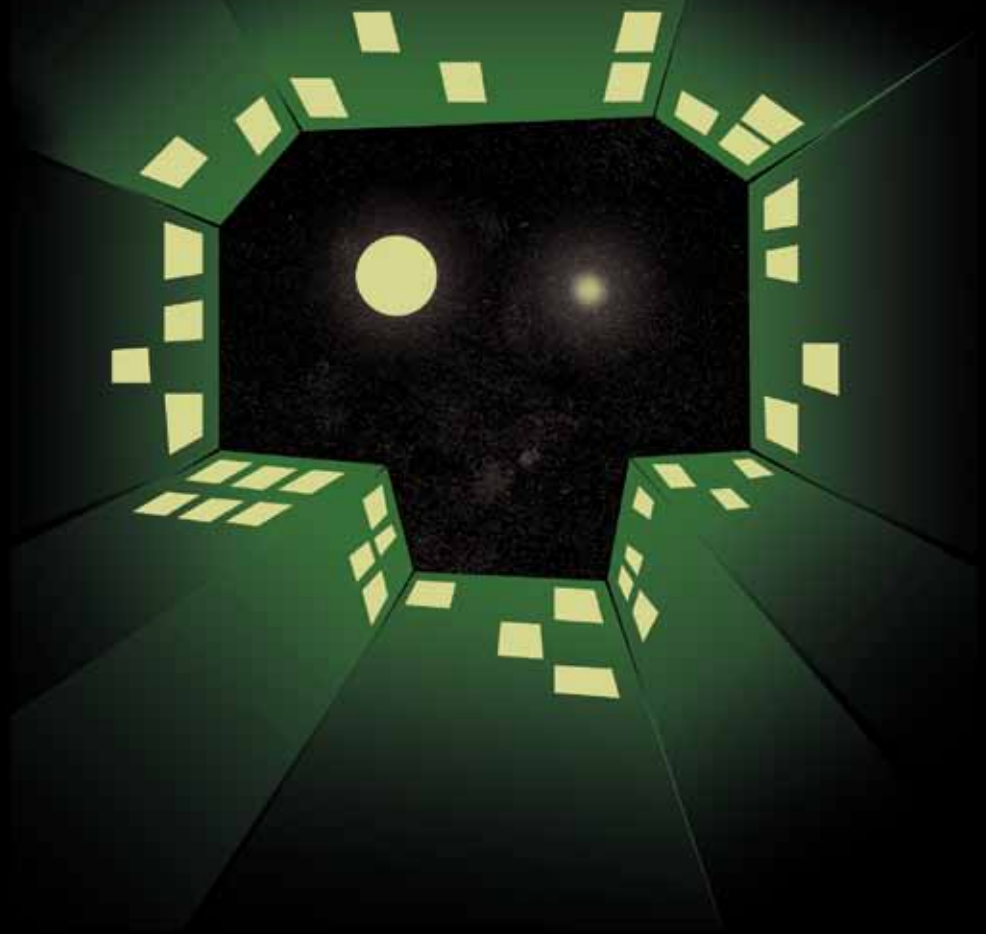


DRZ

Jérôme Leroy



Jérôme Leroy

Né à Rouen en 1964, Jérôme Leroy a publié à ce jour une vingtaine de livres couvrant divers genres littéraires. Son premier roman, *L'Orange de Malte*, est paru en 1990 aux éditions du Rocher. Son dernier, *Le Bloc*, paraît au mois d'octobre 2011 chez Gallimard dans la collection Série Noire. Entre autres distinctions, il s'est vu décerner le prix de poésie de l'Académie française 2011, pour *Un dernier verre en Atlantide*.

Professeur de français depuis 1985, il témoigne de son engagement social en menant l'essentiel de sa carrière dans les Zones d'éducation prioritaires (ZEP). Il est également membre de l'association « Colères du présent » qui remet chaque année le 1^{er} mai, à Arras, le prix du roman populaire Amila-Meckert. Il vit actuellement à Lille.

1.

Elle s'appelait Andréa Nerciat.

Elle était grande, elle était blonde, elle était belle. En plus, elle gagnait bien sa vie, très bien même.

À 47 ans, elle n'avait pas éprouvé le besoin de se refaire les seins ou de procéder à des injections massives de Botox : ses lèvres avaient gardé la même élégance pulpeuse que lorsqu'elle était étudiante en licence de psychologie, à la fin des années quatre-vingt et qu'elle avait décidé que s'occuper d'enfants handicapés dans des centres spécialisés, de taulards suicidaires dans des prisons sordides ou d'adolescents boutonneux dans un CIO aux bureaux aussi joyeux qu'un commissariat de police albanais un jour de pluie, ce n'était pas son truc, non, décidément, très peu pour elle...

À la fin des années quatre-vingt, le social n'était pas très à la mode, il faut dire.

Andréa Nerciat avait choisi la psychologie après une année d'hypokhâgne. Déjà, à ce moment-là, la perspective d'enseigner du grec et du latin à des mômes de ZEP pour un salaire qui ne lui permettrait même pas de s'acheter le quart d'une robe noire Azzedine Alaïa ou agnès b. ne lui avait pas plu du tout. Elle n'était pas à proprement parler cynique, enfin pas complètement, mais elle estimait avec raison qu'étant très belle et très intelligente, il n'y avait aucune raison pour qu'elle ne profitât pas de tout ce que pouvait donner le monde en matière de luxe, de voyages au bout du monde, de coupés-cabriolets de marque allemande fortement cylindrés et de gymnases-clubs aux abonnements annuels prohibitifs. Son long corps de Viking aux jolies hanches méritait le meilleur, il n'y avait pas de raison.

Sa licence de psychologie en poche, elle décida donc de postuler pour le DESS de psychologie du travail de Paris V, sous la houlette de Renaud Sainsaulieu. Elle se montra particulièrement brillante et eut, avant même l'obtention de son diplôme, une promesse d'embauche.

Elle commença dès le mois de septembre suivant à travailler dans un cabinet de recrutement réputé du Sud de la France, dans une grande ville universitaire dont le ciel éternellement bleu, les places où les fontaines chantaient et la douceur des nuits ne lui firent même pas regretter un seul instant sa jeunesse parisienne sous un ciel qui ne lui avait laissé, depuis sa plus petite enfance, que des souvenirs de grisaille.

Assez vite, elle fut repérée par un chasseur de têtes et elle quitta ce cabinet où elle laissa un excellent souvenir pour s'occuper du recrutement des cadres à fort potentiel dans une SSII de la Défense mais aussi de leur décrutement, à l'occasion. Elle fut la première surprise de ne ressentir aucune culpabilité quand elle envoyait un cadre quinquagénaire sur les roses du chômage ou sur celles des stages humiliants de reconversion aléatoire.

Elle fut assez vite appréciée également pour la manière dont elle assurait la communication interne de l'entreprise, assimilant parfaitement les révolutions technologiques en cours, provoquant même la disgrâce durable du responsable informatique de la boîte en pensant et en mettant en forme un réseau Intranet avant lui.

Si beaucoup de monde rêva de l'assassiner, personne ne passa à l'acte. Non par peur des conséquences, mais parce que la beauté d'Andréa, solaire, était pourtant dépourvue d'arrogance apparente et qu'il y avait quelque chose de désarmant autant que de séduisant dans un sourire radieux où se lisait encore toute l'innocence de la petite fille qu'elle avait été.

Elle comprit très bien, d'ailleurs, en 1999, la dernière année où elle travailla pour la SSII, que ce fut son sourire qui la sauva d'un bien mauvais pas, davantage encore que les agents de sécurité. Le responsable informatique qu'elle avait doublé dans son propre domaine avait finalement été mis sur la touche, puis viré. Il l'avait assez mal pris et, garçon solitaire et onaniste, il avait perdu pied en quelques mois, restant chez lui à manger de la *junk food* en jouant à des jeux vidéo où il fallait tuer le maximum de personnes en un minimum de temps.

À bout de nerfs, réduit à l'état de mort-vivant (et Andréa se fit plus tard la remarque qu'il était bien avant l'Épidémie le premier qu'elle

rencontra à *leur* ressembler), le responsable informatique se présenta devant elle, dans le parking souterrain de l'entreprise, alors qu'elle allait monter dans son coupé Mercedes C140. Il avait pris trente kilos, avait une peau grisâtre, une barbe avec des trous, les cheveux gras et portait un jogging taché. Le jogging taché surtout choqua Andréa, l'écœura même, et finalement lui fit considérer le couteau de boucher que tenait l'homme pour presque secondaire.

Il allait se jeter sur elle, en ouvrant grand la bouche sur des dents plus que douteuses quand elle se mit à lui sourire de son plus radieux sourire. Il s'arrêta net, eut l'air complètement égaré, ses yeux s'emplirent de larmes et il s'effondra à genoux avant de glisser sur le côté en position fœtale.

Elle pensa un instant à consoler le pauvre garçon et à le reconforter avec un peu de psychologie: après tout, c'était sa formation de base. Non par compassion mais pour assurer sa propre protection à elle, si par hasard ce dingue se mettait de nouveau à être envahi par ses pulsions homicides.

Mais elle n'en fit rien: d'une part le jogging et les cheveux du responsable informatique étaient vraiment trop crasseux et d'autre part, elle avait retenu les leçons du management moderne et surtout une de ses règles non écrites, telle que lui avait enseignée son supérieur immédiat, le DRH de la SSII: « Cultivez l'habitude de réduire les problèmes aux termes les plus simples: un discours édifiant est le meilleur moyen de vous fourvoyer. »

Et ce type en boule, là, avait tout de même essayé de la tuer avec un couteau que l'on voyait encore luire à la lueur des néons sur le béton du parking.

Andréa décida donc de « réduire le problème à ses termes les plus simples »: elle alla fouiller dans les tréfonds de son sac Prada, se saisit d'une bombe lacrymogène de marque Le Protecteur, le modèle de 25 ml, et arrosa copieusement l'ancien responsable informatique, tout en lui labourant le visage, malgré ses hurlements, avec le talon de ses escarpins Repetto. Les hurlements de l'homme attirèrent les vigiles et Andréa, les voyant arriver, cria au secours alors que c'était plutôt le garçon en boule et larmoyant, qui perdit par la suite plusieurs dixièmes à

l'œil droit et eut besoin de six opérations de chirurgie réparatrice, qui aurait eu besoin d'aide.

Cet épisode poussa Andréa à s'inscrire dans un club de tir où, là encore, sa pugnacité, son sérieux et sa volonté éblouirent ses instructeurs autant que son sourire. Elle eut assez vite un permis de détention d'arme, ce qui lui permit de s'offrir un colt 38 Diamondback argenté, très joli, et surtout connu pour sa grande capacité d'arrêt, pouvant stopper un éléphant énervé, ou mieux, depuis les commencements de l'Épidémie, un d'entre *eux* qui étaient dans leur genre bien pires que des éléphants énervés.

Plus tard, quand elle fut à son tour DRH dans la ville du Sud où elle avait commencé sa carrière, mais cette fois-ci en travaillant pour une entreprise américaine qui était le leader mondial dans le domaine des appareils optiques, elle avait pensé à intégrer dans les plans de formation qu'elle élaborait, un entraînement au tir obligatoire pour tous les cadres. Le tir était une excellente méthode de maîtrise de soi, développait le sens des responsabilités et jouait le rôle d'une école de précision et de vigilance qui pouvait se transposer à chaque instant dans leur travail au sein de la boîte.

Son idée rencontra quelques réticences. L'entreprise avait beau être américaine et avoir une certaine culture des armes à feu, tout cela sembla un peu violent malgré tout dans les hautes sphères de la filiale française. Elle eut beau objecter les stages de survie qui revenaient régulièrement, on ne voulut pas valider cette proposition. En plus, les partenaires éventuels de ce projet, comme la police et l'armée, se montrèrent assez réservés malgré le charme que déploya Andréa.

Un colonel, qui s'occupait des relations publiques du régiment parachutiste stationné dans la ville où l'entreprise d'Andréa avait son siège social, mit en avant un argument auquel elle n'avait pas pensé et qu'elle trouva tout à fait pertinent. Ce fut au cours d'un de ces déjeuners dans un grand restaurant où Andréa s'obstinait à prendre des steaks tartares nature, à l'exception de quelques câpres, avec de la salade sans vinaigrette et à boire de l'eau gazeuse. Le colonel était un bel homme qui lui rappela

au passage, par sa prestance et ses larges épaules, qu'elle n'avait toujours pas pensé à se marier et à mélanger son ADN avec un mâle alpha pour avoir une descendance digne de ce nom. Elle s'était dit qu'il ne serait pas mal, celui-là, dans le genre testostérone élégante.

Mais maintenant, depuis l'Épidémie, elle était finalement très contente d'avoir tout sacrifié à sa carrière et de ne pas avoir à s'occuper, en plus de ses propres problèmes de survie, de ceux de morveux braillards et terrifiés comme l'étaient tous les enfants de ses collaborateurs.

Pour en revenir au colonel, il lui avait fait remarquer de sa voix grave et chaude, lors de ce déjeuner :

« En plus, chère Andréa, vous prenez un risque certain. J'ai cru lire dans les journaux que le bonheur au travail, ce n'était pas ça. Je suis bien sûr certain qu'une DRH aussi compétente et charmante que vous a cela pour principale préoccupation mais il n'empêche qu'il y a des entreprises où les méthodes de management sont tenues pour plus ou moins responsables de certains suicides de salariés. Si leur prenait l'envie de posséder leur propre arme après une formation de ce genre, cela pourrait leur faciliter le passage à l'acte. Mais imaginez encore plus grave : que l'un de vos cadres décide de ne pas retourner la violence qu'il subit contre lui-même mais se mette à ouvrir le feu sur ceux qu'il estime être responsables de sa situation. Vous voyez le tableau ? »

Un instant, la bouchée de tartare qu'Andréa s'appêtait à glisser dans sa jolie bouche resta suspendue à quelques centimètres des dents que le colonel, en son for intérieur, trouva à la fois magnifiquement blanches mais très pointues comme celles d'un bel animal cruel. Et Andréa entrevit, dans un bref cauchemar, les couloirs de l'entreprise transformés en champ de bataille, avec échange de tirs sporadiques de part et d'autre des *open space*, du sang et de la cervelle jaillissant un peu partout sur les écrans d'ordinateurs, les machines à café et les photocopieuses.

Et pourtant, depuis l'Épidémie, elle était tout de même assez heureuse de disposer, en ce qui la concernait, non seulement de son colt Diamondback mais aussi d'un petit calibre 22 Tanfoglio, mignon

comme une broche de chez Poiray ainsi que d'un Glock 9 millimètres qui la rassurait aussi par son aspect mastoc.

Si l'Épidémie continuait, de toute façon, les dernières entreprises qui tourneraient seraient celles qui fabriqueraient des armes. Et là encore Andréa Nerciat se disait avec une certaine satisfaction qu'elle avait quelques longueurs d'avance quand ces boîtes auraient besoin de DRH. Cela ne faisait pas de doute. Pour pallier la désorganisation de plus en plus grande qu'ils avaient créée, *eux*, les fabricants d'armes, de systèmes de sécurité et d'autodéfense allaient avoir plus que jamais besoin de gens qui fassent preuve du sens des ressources humaines. Dans ces secteurs, la demande allait forcément augmenter de façon exponentielle et donc générer du stress dans les entreprises, un stress qu'il faudrait gérer, tout en construisant des plans de formation accélérée. Et, en plus de son expérience de DRH, Andréa pourrait montrer, comme ça, l'air de rien que la différence entre un automatique et un semi-automatique, un pistolet et un revolver, une queue de détente et un pontet, tout cela n'avait aucun secret pour elle.

Allons, elle avait encore de beaux jours en perspective, même si l'Épidémie continuait.

2.

Et l'Épidémie continuait, c'était le moins qu'on puisse dire.

Ce matin-là, Andréa s'aperçut qu'il y avait un homme à côté d'elle, dans son lit. Elle mit un certain temps à se souvenir de ce qui s'était passé la veille au soir pour qu'une telle situation se produisît.

D'habitude, elle préférait aller chez l'amant de rencontre et pouvoir s'en aller quand elle le jugeait bon.

Mais l'Épidémie changeait les habitudes, poussait à vivre l'instant, ce qui d'ailleurs n'était pas un état d'esprit idéal pour faire tourner une entreprise. Elle et d'autres copains DRH, les quelques heures par jour où Internet et les iPhone fonctionnaient encore, mettaient sur pied des téléconférences

et tentaient d'élaborer de nouvelles stratégies pour motiver le personnel. Ce n'était pas évident quand le personnel en question avait regardé les informations ou même vu de ses yeux vu certains voisins de sa zone pavillonnaire se faire attaquer par *eux* et mourir dévorés vivants ou, pire, devenir l'un des leurs. Et puis, il y avait ce taux de mortalité quand même très élevé qui forçait tous les DRH à se surpasser dans l'ingéniosité pour aménager les horaires et planifier les congés. Sans compter que le recrutement devenait difficile et qu'il arrivait fréquemment qu'un candidat retenu se révèle porteur sain à la visite médicale.

On racontait que certains DRH n'hésitaient pas à embaucher quand même des porteurs sains pour faire tourner la machine. Andréa hésitait tout de même à aller jusqu'à ces extrémités. Bien sûr, on en savait de plus en plus sur le virus : par exemple, il ne se réveillait qu'au bout de cinq ans et un test simple permettait de savoir quand la contamination avait eu lieu. Donc, en théorie, on pouvait embaucher un porteur sain et le virer quand la date de sa séroconversion approchait.

Mais c'était tout de même risqué. Andréa avait vu un film resté confidentiel tourné par le leader de la formation professionnelle, lors d'un stage de dessinateurs-projeteurs : un des participants s'était transformé pendant une séance. Cela avait viré au carnage en un temps incroyablement court. Tout le monde y était passé, même les formateurs et ça avait giclé sur les tableaux PowerPoint.

Non, embaucher un porteur sain, il n'en était pas question.

En attendant, ça ne lui disait toujours pas ce que ce type faisait dans son lit. Puis elle se souvint. Une dérive dans les bistrotts du Vieux Quartier, après une journée épuisante à monter un plan de formation justement sur eux, sur les dernières informations qu'on avait récoltées à leur sujet. Il fallait éviter de susciter la panique, mais il fallait aussi que tous les partenaires soient bien conscients des risques. Pour la première fois, elle avait réussi à bosser sans trop s'engueuler avec le CHSCT de la boîte.

Il n'empêche, elle était sortie vannée et n'avait eu aucune envie de rentrer chez elle, même si c'était en plein centre. Depuis le début de l'Épidémie,

on conseillait aux cadres de quitter leurs zones résidentielles, à moins qu'elles ne soient sécurisées, et de venir vivre en ville. Les prix au mètre carré explosaient mais c'était tout de même plus sûr.

Ils attaquaient de préférence dans les banlieues. Pas forcément les quartiers à problème d'ailleurs. Non, *ils* marquaient même une préférence pour les zones rurbanisées choisies par les classes moyennes avec enfants. On pensait d'ailleurs que c'était dans ces coins-là qu'elle était née, l'Épidémie. La première attaque connue du virus, en France, s'était produite dans une zone commerciale de l'Essonne. Les images, atroces, appartenaient à l'Histoire désormais.

Donc, hier soir, elle avait bu, contrairement à ses habitudes et s'était laissée draguer par un grand brun aux yeux de biche qui travaillait comme directeur de clientèle pour une des grandes succursales bancaires de la ville. Et voilà comment ça s'était terminé, pensa-t-elle. Ce qui la gênait, c'était qu'elle n'en avait aucun souvenir. En même temps, si ça n'avait pas été terrible, ce n'était pas plus mal. Elle se redressa, se frotta les yeux et regarda la silhouette sous le drap. Il était sept heures du matin et elle avait envie de prendre son petit déj' en paix.

Elle le secoua pour qu'il se réveille et prenne ses cliques et ses claques.

Et elle comprit tout de suite.

Aucune gueule de bois, aussi féroce soit-elle, ne dégagait une telle odeur de charnier. Et même un homme qui aurait beaucoup fumé n'aurait pas émis de tels bruits en se raclant la gorge. Sans compter le froid écaillé qu'elle avait senti, même à travers le tissu du drap.

« Et merde... murmura-t-elle. »

Ne pas paniquer. Réagir en douceur.

Il se redressait déjà. Elle eut du mal à reconnaître le très sexy directeur de clientèle de la veille au soir. Il tournait son visage vers elle, maintenant. Bon dieu, c'était vraiment à vomir. Les yeux. Le sourire sur des dents réduites à l'état de chicots mais dont elle savait très bien ce qu'elles pouvaient faire sur un corps humain.

Andréa réfléchit à toute vitesse. Le Tanfoglio était dans la bibliothèque

du salon, sur le rayonnage où se trouvaient tous les titres de la collection Histoire et mémoire de la Formation. Le Diamondback était dans la boîte à gant de son cabriolet Z5 garé dans le parking souterrain de son immeuble de luxe. Tout cela lui faisait une belle jambe.

Il lui restait le Glock. Elle l'avait mis où, bordel ?

Ne pas paniquer. Réagir en douceur. Comme elle l'avait si bien défini dans son plan de formation, la veille.

Mais là, elle en avait un en face d'elle. En vrai.

Heureusement que le virus n'était pas sexuellement transmissible. Un qui se levait, un qui grognait, s'ébrouait et jetait partout autour de lui des particules organiques particulièrement répugnantes. Dire, elle s'en souvenait maintenant, qu'il avait fait HEC. Absurdement, elle trouvait absolument scandaleux, presque indécent qu'un type qui avait fait HEC finisse par être l'un d'entre eux.

Le Glock, ça y est, elle se rappelait.

Dans le tiroir où elle mettait sa lingerie. Sous les strings La Perla.

Encore fallait-il qu'elle ait le temps d'atteindre le tiroir en question.

Elle recula, nue, vers la commode.

Lui commençait à se dandiner de façon simiesque sur le lit. Pour avoir vu tellement de reportages à la télévision, elle comprit qu'il n'allait pas tarder à bondir et à se jeter sur elle.

Elle était foutue.

Elle recula encore de quelques pas, trébucha et sentit qu'elle basculait en arrière.

Il bondit.

Elle se raccrocha désespérément à un fil, celui d'une minichaine Sony qui tomba sur le parquet.

C'est alors que le miracle se produisit.

Alain Barrière se mit à chanter.

« Et je reste des heures à regarder la mer.

Le cœur abasourdi, les pensées de travers.

Et je ne comprends rien à ce triste univers.

Tout est couleur de pluie, tout est couleur d'hiver. »

Il s'arrêta net. Sourit béatement.

Andréa se releva. Elle éteignit la minichaîne. Pour voir. Elle avait déjà compris, en fait.

À peine le silence revenu, il retrouva son regard. Le regard qu'*ils* avaient tous. Elle ralluma la minichaîne.

Alain Barrière se remit à chanter. Béni soit le tuner qui, dans sa chute, s'était déclenché en passant sur la fréquence d'une radio, spécialisée dans la nostalgie, qu'Andréa n'écoutait jamais.

« Qui ne me comprend pas ne comprend pas la mer.

Je n'aurai donc été en ce grand univers.

Qu'un de ces marins-là qui vont en solitaire. »

Elle retrouva le Glock, enfila un chargeur dans la crosse, fit jouer la culasse pour faire monter une balle dans le canon.

Le chanteur breton n'allait pas chanter éternellement. Pourtant avant de tirer à la tête, comme le recommandaient tous les spécialistes, elle eut une manière d'intuition.

– Assieds-toi et remets ton slip! ordonna-t-elle.

Le même sourire idiot aux lèvres, il obéit.

Elle attendit la fin de la chanson pour lui faire exploser la tête d'une balle de 9 mm.

3.

Bien entendu, la découverte d'Andréa Nerciat fut capitale. Non seulement, elle permit de juguler l'Épidémie et il était temps parce que, lorsque la stratégie de lutte fut effectivement mise en place, plus de la moitié de la population active mondiale avait été contaminée. Et l'appareil productif des pays industrialisés tournait tragiquement au ralenti. Mais Andréa, dans le même temps, avait trouvé une solution pour rebâtir une planète largement dévastée par l'Épidémie et recréer des infrastructures élémentaires comme les routes, les ports et les aéroports.

Un peu partout dans le monde, sous son impulsion et ses théories qu'elle développa dans de longs articles pour les revues spécialisées, on parvint à transformer ces monstres en une main-d'œuvre docile qui pouvait exécuter des choses simples et des gestes répétitifs pour un salaire inexistant et sans rechigner sur les heures supplémentaires.

Sans compter que malgré les tentatives des syndicats pour créer des branches professionnelles qui leur soient propres, aucun ne prit jamais une carte.

Ils avaient juste besoin qu'on les forme un minimum sur fond d'Alain Barrière qui se révéla, sur tous les points du globe, comme le seul chanteur capable de les maintenir dans une camisole sonore qui les rendait soumis et obéissants comme des agneaux.

En fait, *ils* avaient juste besoin, pour le type de boulot qu'on leur confiait, d'une formation professionnelle minimale mais adaptée au plus près de leurs spécificités.

Mais ça, c'était justement le job d'Andréa et elle s'y connaissait.

Elle fut ainsi la première au monde à définir et théoriser les contours d'un nouveau poste au sein de toutes les entreprises du monde entier, un poste qui se révéla d'une importance stratégique dans tous les organigrammes.

Celui de DRZ.

DRZ, comme Directeur des Ressources Zombies.



TIRÉ À PART DE LA REVUE

débat **formation**

